

Chine, ton monde impitoyable

Le dernier train de Lixin Fan

André Roy

Clint Eastwood, le passeur

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2009). Compte rendu de [Chine, ton monde impitoyable / *Le dernier train* de Lixin Fan]. *24 images*,(145), 55–55.

Chine, ton monde impitoyable

par André Roy

La Chine a muté depuis une quinzaine d'années et de ses mutations est né un pays monstrueux, au bord de l'étouffement, de la catastrophe, en voie d'implosion, nous semble-t-il après la projection du premier film de Lixin Fan, Québécois d'origine chinoise. Dès les premières images de foule à la gare de Guangzhou, un pur vertige nous saisit : voyageurs qui crient, qui courent, se bousculent, s'agglutinent en sueur dans les trains – scènes cauchemardesques qui extraient du fond de notre mémoire d'autres trains, ces trains allemands qui menaient des millions de gens à la mort. C'est peut-être là la force de ce documentaire : de ne pas de se contenter de montrer la robe sans couture de la réalité (comme l'écrivait André Bazin), mais de la symboliser en pointillé, en marquant cette réalité de moments bouleversants.

Pourquoi tant de personnes s'entassent-elles ainsi dans des wagons? Ce sont des travailleurs des industries du textile (installées à Guangzhou) qui s'en vont fêter le jour de l'an chinois dans leur famille. Des gens qui, comme cet homme et cette femme, les Zhang, que suivra le cinéaste pendant près de trois ans (le film débute en 2006), vont retrouver leurs enfants laissés le plus souvent aux bons soins des grands-parents. Les Zhang en ont même deux, Qin, adolescente de 16 ans, et Yang, garçon de 7 ans. Ils ont quitté leur village du Sichuan, qui est à 2 100 kilomètres de Canton où ils travaillent dorénavant depuis quinze ans. Ils vivent dans une chambre, sorte de cabanon insalubre qui fait partie de l'usine. Ils doivent trouver des billets pour le voyage, ce qui leur demande une patience et un entêtement sans limites; le train prend deux jours pour atteindre le village; ils ne verront la famille que durant trois jours à peine, pour reprendre le train pour deux jours encore. Cent trente millions de Chinois comme eux feront un tel voyage, population migratoire dont on se rend compte qu'elle est incontrôlable; de



© EyeStreetFilm

plus en plus de paysans quittent leur coin de terre pour aller travailler en ville, poussés par un capitalisme qui ne dit pas son nom dans un pays officiellement socialiste et qui, tel un char d'assaut, écrase tout sur son passage. Exploitation, misère et désespoir en sont les conséquences.

Lixin Fan dévoile les ravages de ce capitalisme sauvage par le détour, soit en entrant dans l'intimité des époux Zhang – et celle aussi de Qin. Le travail des Zhang sur les machines à coudre, leur chambre défraîchie, la recherche des billets de chemin de fer, leurs relations avec les enfants et la grand-mère deviennent des fragments d'un quotidien qui apparaît parfois terrifiant, assurément angoissant et, surtout, d'une tristesse sans fond. Sans fond, oui, car qui ou quoi peut sauver ces gens qui, tels des fétus de paille, sont entraînés dans le fleuve du développement économique qui fait d'eux les victimes impuissantes d'un destin implacable? Quatre voyages – et leurs sidérantes images de foules immenses dans des gares – ponctuent le film : à chaque voyage s'ajoute, comme dans un feuilleté, une couche de malheur, s'accumulent les effets de l'épuisement physique et moral des Zhang – jusqu'au jour où le père frappe sa fille (qui, elle aussi, a quitté la campagne pour aller travailler dans la province de Guizhou) : scène pathétique où éclatent son découragement et son affliction.

Ainsi, entre l'émotion ressentie devant le malheur du couple et la réflexion que provo-

que ce qu'on voit, le discours politique sur la Chine se réfugie dans le hors champ. Le harcèlement, la fatigue, l'anxiété, la grisaille de la vie des deux époux se détachent sur ce qui ressemble à un drame collectif. Voici la Chine comme un grand corps malade qui se vide de toutes ses possibilités d'espoir –, et ses gares sont comme des poumons dont la respiration irrégulière (une panne d'électricité retarde de plusieurs jours le départ des trains) anticipe une asphyxie, que le spectateur peut ressentir parfois profondément au cours de la projection. La condition des Zhang devient ainsi emblématique de la condition humaine. Ils sont, comme ces wagons qui les transportent, tellement ballottés par une croissance économique exponentielle et une exploitation extrême de leur force de travail qu'ils en perdent traditions et repères familiaux (les enfants deviennent des inconnus pour leurs parents, et vice-versa); ils sont rejetés hors de ce qui ne leur appartient déjà plus : la politique de leur pays qui en a fait des sinistrés, des survivants.

En réduisant les éléments socioéconomiques directs, en effaçant toute explication par voix off, en donnant minimalement la parole aux protagonistes; en se faisant silencieux, précis et patient dans son observation, Lixin Fan tire momentanément ce couple hors de son destin tragique pour en faire des héros inoubliables. ■

Chine-Québec, 2009. Ré. et ph.: Lixin Fan. Mont. : Mary Stephens. Son : Liming Fan. Mus. : Olivier Alary. 85 minutes.